

# cité de la musique

**André Larquié**

président

**Brigitte Marger**

directeur général

## **le jazz en quête d'Afrique**

Depuis peu, ceux qu'on baptisait naguère « noirs-américains » exigent d'être appelés désormais « africains-américains ». Cela n'a rien d'un effet de mode ou de nostalgie. Dans le domaine musical en tout cas, le culte un peu naïf des « racines » a été remplacé par une revendication concrète, la volonté impérieuse de renouer les liens entre la « mère Afrique » et sa diaspora.

Au temps des références historiques et mythiques exaltées par le jazz, de ses origines (« Harlem Renaissance » des années 1920, *jungle music* de Duke Ellington) à la *great black music* des années 1960-70, a enfin succédé une ère d'échanges réels, de voyages, de rencontres, d'expériences communes...

C'est dans ce nouveau contexte créatif en pleine évolution que la cité de la musique consacre ces deux concerts aux relations complexes et fascinantes entre le jazz et l'Afrique : elles demeurent les sources les plus fécondes d'une *world music* authentique qui ne doit rien aux artifices du show-business.

---

samedi  
13 mai - 20h  
*salle des concerts*

## **carte blanche à James Newton et Yacouba Moumouni**

création, commande de la cité de la musique

*Lelli Yoro*  
*Doobel*  
*Foulbe N'Gari*  
*Foulbe*  
*Boukay*  
*Dommo*  
*Rafa Woda*  
*Zamani Alboray*  
*Alluma*

**James Newton Quartet** (Etats-Unis) :

**James Newton**, flûtes

**Famoudou Don Moye**, batterie

**Santi Debriano**, basse

**Klod Kiavue**, tambour

**Ensemble Mamar Kassey** (Niger) :

**Yacouba Moumouni**, flûte, chant

**Abdoulaye Alhassane**, guitare, chef d'orchestre,  
arrangements

**Housseïni Chipkao**, luth *komsa* et luth *molo*

**Adamou Daouda**, tambour d'aisselle kalangou,  
petit tambour *douma*

**Boubacar Souleyman**, luth, percussions, calebasse

**Harouna Abdou**, basse

durée du concert entracte compris : 2 heures

concert enregistré par *France Musiques*

---

**James Newton**  
**Yacouba Moumouni**

Il y a quelques mois, la cité de la musique accueillait triomphalement des chanteurs et instrumentistes héritiers de l'Empire Mandingue (xii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle). Le groupe Mamar Kassey porte le nom d'un des héros de l'Empire Songhaï qui régna sur les rives du Niger au cours de la période suivante, contemporaine de la Renaissance européenne (xvi<sup>e</sup> siècle)... Fondateur de cet ensemble, le chanteur et flûtiste Yacouba Moumouni appartient à l'ethnie peule (ou fulbe). La majorité de ses quelque 15 millions de membres disséminés dans tout le Sahel sont encore des éleveurs plus ou moins nomades. Or la flûte est par essence l'instrument universel du musicien solitaire au sein de la nature. Le petit Yacouba était berger jusqu'au jour où, devenu orphelin, on l'a placé comme *boy* à Niamey (pour 15 francs par mois, pendant 17 ans !). Par bonheur, c'est dans ce cadre qu'il a pu rencontrer son maître, le flûtiste Harouna Marounfa. Plus encore que leurs luths et tambours, la flûte est l'instrument favori des Peuls et celui qui leur confère le plus de prestige musical parmi les peuples voisins.

Cette fameuse « flûte peule » n'a pourtant rien d'extraordinaire. Ce n'est qu'une tige de mil percée de quatre trous, que les jeunes n'hésitent pas à remplacer – avantageusement, disent-ils – par un tube de métal ou de plastique ! Tout est dans le « style » : joué en oblique, avec une embouchure sobrement aménagée, ce simple tuyau devient, entre les mains d'un musicien inspiré, une flûte « enchantée » au sens propre du terme. Car le flûtiste peul ne se contente pas de souffler ; il chante dans sa flûte et son chant invente par intermittence une deuxième voix qui, à son tour, va tirer de l'instrument des harmoniques qui en feront jaillir une troisième, voire une quatrième voix : née du silence et de la solitude, la flûte peule invente seule sa polyphonie.

Cette passion jubilatoire (qui s'exprime par l'improvisation à la flûte) a mis longtemps à gagner le jazz : cet instrument n'y a guère été qu'un supplétif des anches jusqu'au moment où le génial Eric Dolphy

l'adopta dans les années 1960, incité par son maître californien Buddy Collette qui fut aussi le mentor de James Newton. A son tour, ce dernier a délaissé les saxophones pour la flûte traversière européenne, métallique, dont il a su maîtriser parfaitement le répertoire classique tout en s'intéressant aux flûtes traditionnelles. On comprend son coup de foudre pour Yacouba Moumouni, rencontré l'an dernier lors des ateliers du festival Banlieues Bleues...

Depuis, James Newton est allé retrouver son nouvel ami chez lui, au Niger, où ils ont préparé ensemble cette création commune, commande de la cité de la musique.

Au dialogue des flûtes s'ajoute celui des cordes et des percussions. La contrebasse aux accents latins du Panaméen Santi Debriano répond aux luths traditionnels *komsa* (deux cordes) et *molo* (trois cordes), à la guitare cristalline d'Abdoulaye Alhassane et à la basse électrique de Harouna Abdou. La batterie de Don Moye (qui africanisa les *drums* au sein de l'Art Ensemble de Chicago) épouse facilement divers tambours nigériens : le petit *douma*, la calebasse percutee et surtout le merveilleux *kalangou*, un des ces tambours d'aisselle à tension si mélodieux, qui peuvent moduler sur plus de deux octaves et font de leurs virtuoses de grands « chanteurs » dans toute la musique ouest-africaine.

**Gérald Arnaud**

---

**dimanche**

**14 mai - 16h30**

*salle des concerts*

**Abdullah Ibrahim, piano**

durée du concert : 1 heure 10

---

**Abdullah Ibrahim**

Il y a tout juste quarante ans, à la tête du groupe Jazz Epistles, l'Afrique du Sud découvrait ce jeune homme timide qui était déjà, à 26 ans, le meilleur pianiste du continent. Deux ans plus tard, après le massacre de Sharpeville, il fuyait l'Apartheid pour la Suisse. C'est là qu'un vrai miracle changea sa vie.

De passage à Zürich, Duke Ellington l'entendit dans un club ; émerveillé, il décida, pour la première et dernière fois de sa vie, d'être le producteur d'un autre musicien : intrigués, les amateurs de jazz du monde entier découvrirent ce disque intitulé *Duke Ellington presents the Dollar Brand Trio*.

Dans les années suivantes, sous l'influence du Duke, Adolphe Johannes « Dollar » Brand – qui va se renommer Abdullah Ibrahim après sa conversion à l'Islam en 1968 – enregistre une première série d'albums en solo, dont le sublime *African Piano* (ECM, 1969). Avec quelques années d'avance, ses soliloques inspirés préfigurent le style rhapsodique et puissamment rythmé qui, sous une forme édulcorée, fera le succès de Keith Jarrett. On y trouve, comme chez ce dernier, l'influence du gospel : c'est avec sa grand-mère, pianiste d'église, qu'Abdullah Ibrahim a joué ses premières gammes.

Tel un papillon magnifique fasciné par une intense lumière, il virevolte en tous sens, dirige d'innombrables orchestres et expérimente d'autres instruments (flûte, saxophone soprano, et même violoncelle) mais c'est toujours pour revenir inlassablement au cœur de son art : le piano solo.

Un récital d'Abdullah Ibrahim est beaucoup plus qu'un concert : un voyage initiatique à travers une mémoire qui n'est pas que la sienne. On y trouve ce don du chant choral que possèdent en commun les deux peuples dont il est le métis : Sotho par sa mère et par son père Boschiman – les *Bushmen* qui partagent avec leurs probables cousins Pygmées le génie de la polyphonie.

Du jazz, il a retenu l'essentiel : concision et contrastes sonores hérités d'Ellington ; harmonie savante du *be-*

*bop* apprise auprès de son ami Kippie Moeketsi, le « Charlie Parker sud-africain » ; liberté de sa génération, celle du *free jazz*...

Ployé sur son clavier, les yeux mi-clos, le visage fendu d'un sourire immuable mais toujours énigmatique et douloureux, Abdullah Ibrahim chante plus qu'il ne joue, comme si ses doigts faisaient reflourir au soleil de l'Afrique l'idéal du « choral » selon Bach.

C'est un génie du piano que la cité de la musique célèbre : Abdullah Ibrahim en a fait, pour la première fois, un pont vertigineux entre l'Afrique, l'Amérique et l'Europe.

**G. A.**

## biographies

**James Newton**

est né dans une famille baptiste. Sa grand-mère et sa tante lui apprennent très tôt des hymnes et des spirituals. Au lycée, il étudie d'abord la basse électrique, et joue dans des formations de rock et de rhythm and blues influencées par la musique de Jimi Hendrix. Il apprend le saxophone alto et la clarinette basse, puis découvre la flûte à l'occasion d'une représentation de *Mort d'un Commis-Voyageur* d'Arthur Miller où une flûtiste intervient ponctuellement. Séduit par Dolphy, il étudie avec Buddy Collette – qu'il retrouve régulièrement depuis, plusieurs fois par an. Il s'inscrit au California State College, en musique, et y joue aussi bien du classique que du jazz. Il y travaille avec Stanley Crouch, et bien sûr tous les musiciens qui gravitent alors autour de lui : Arthur Blythe, Bobby Bradford, Butch Morris, Wilber Morris, Charles Tyler, David Murray, John Carter, au sein du Black Music Infinity (1972-75). Il gagne sa vie en jouant

aussi de la musique classique. En 1975, diplômé, il part pour New York. Sept mois plus tard, Anthony Davis lui suggère de former un groupe. Cette association, de longue durée, débouche sur divers enregistrements (*Crystal Texts* en duo, *Hidden Voices* en quartette...). En 1977, il abandonne saxophones et clarinette basse pour les seules flûtes, et signe son premier disque, *Flute Music*, avec notamment le guitariste Les Coulter, qu'il retrouvera plus tard pour interpréter une sonate de Debussy. De formation classique et technicien irréprochable, James Newton est un des rares flûtistes de jazz à se consacrer exclusivement à cet instrument. Il excelle aussi bien dans le travail exigeant de la composition et de l'arrangement que dans l'improvisation. Dynamique et contrasté, son jeu s'appuie sur un vibrato serré et sur la maîtrise éblouissante de tout le bagage d'effets contemporains, qu'il utilise pour servir son discours et non pour l'alimenter : le souffle, le « flatterzung »

## jazz

(combinaison du souffle et du roulement de la langue contre le palais), le pizzicato (attaque sèche avec la langue), la percussion des clefs, les micro-intervalles (1/16, 1/8, 1/4, de ton), les multiphoniques, les effets de glissando, de vibrato, de voix et de sons simultanés (généralement sur une note, dans l'aigu), et la respiration circulaire. (d'après le *Dictionnaire du Jazz*, Laffont).

---

### Yacouba Moumouni

Après avoir quitté sa famille à dix ans pour rejoindre Niamey, Yacouba Moumouni est recueilli par la chanteuse Absarou Danté (sœur de Alhassane) qui lui enseigne les rudiments de la musique contre des travaux de ménage. Passionné par les répétitions de la troupe de sa patronne, il s'initie seul à la flûte seyse auprès du maître Harouna Maroufa, tout en travaillant comme apprenti mécanicien. Après sept ans de formation, Yacouba Moumouni intègre l'ensemble comme flûtiste et danseur, puis devient membre du Ballet national du Niger. En

1990, Alhassane Danté l'oriente vers le Centre de Formation et de Promotion musicale (CFPM) de Niamey ; il devient l'un des chanteurs de l'orchestre Takeda qui réunit les musiciens du CFPM sous la direction du guitariste Abdoulaye Alassane. Il participe au festival international des Francophonies en Limousin (1993), au Festival d'Avignon au Théâtre du Chien qui fume (1994) et à la clôture de la septième édition d'Africolor à Paris (1995). Dès 1993, il est acteur et flûtiste dans le spectacle *Alice en Afrique* créé au Centre culturel franco-nigérien (CCFN) de Niamey, puis part en tournée à travers l'Europe et l'Afrique en 1994 et 1995 ; c'est l'occasion pour Yacouba Moumouni de rencontrer l'anglais Nick Gold, producteur de Ali Farka Touré et Ounou Sangaré avec lesquels il enregistre à Londres. En 1997, il se produit au festival des Banlieues bleues à Drancy, au Festival folklorique de Montjean-sur-Loire et lors du spectacle des Nuits

Atypiques de Koudougou au Burkina-Faso. En 1998, il fait une tournée de concerts et d'ateliers dans des théâtres, des écoles et des prisons de la région parisienne.

---

### Abdullah Ibrahim

Né en Afrique du Sud en 1934, Abdullah Ibrahim (Dollar Brand) a écouté dès l'enfance des chansons africaines traditionnelles, de la musique religieuse et du jazz ; toutes ces musiques se retrouvent dans ses compositions. Il a commencé le piano en 1941 et devient musicien professionnel en 1949. Le saxophoniste Kippl Moeke le convainc, en 1959, de consacrer sa vie à la musique. Il se marie six ans plus tard avec la chanteuse de jazz sud-africaine Sathima Bea Benjamin. En 1962, le Dollar Brand Trio (avec Johnny Gertze à la basse et Makaya Ntshoko à la batterie) fait une tournée en Europe. Duke Ellington les écoute à l'Africana Club de Zürich et décide d'enregistrer pour Reprise Records : *Duke Ellington presents the Dollar Brand*

*Trio*. En 1963-64, le trio participe aux principaux festivals européens, se produit à la télévision et à la radio. En 1965, le Dollar Brand joue au Newport Jazz Festival, suivi par une tournée à travers les Etats-Unis. En 1966, il dirige le Duke Ellington Orchestra. Abdullah Ibrahim – qui a changé son nom après sa conversion à l'Islam à la fin des années 60 – a toujours été un chef de groupe, mis à part les six mois où il a joué avec le Quartet Elvin Jones. En 1968, il a réalisé une tournée en piano solo. A partir de ce moment, il n'a cessé de se produire dans des salles de concerts et des clubs à travers les Etats-Unis, l'Europe et le Japon ; il est apparu dans les plus grands festivals du monde (Montreux, North Sea, Berlin, Paris, Montreal, etc.). Ibrahim est retourné en Afrique du Sud au milieu des années 70, mais y a trouvé les conditions si opprimentantes qu'il est retourné à New York en 1976. En 1988, Ibrahim a écrit la bande originale (récompensée par un award) du

film *Chocolat*. Il a ensuite composé différentes musiques de film, la dernière en date étant la bande originale de *No Fear, No Die*. D'une grande éloquence et profondément pratiquant, Abdullah Ibrahim exprime ses croyances et ses expériences dans sa musique. « Les récents changements en Amérique du Sud, déclare-t-il, sont évidemment les bienvenus ; cela fait tellement longtemps que l'on attend ça. Nous aimerions un démantèlement complet de l'Apartheid et l'avènement d'une société démocratique non-raciste ; on semble en prendre le chemin. » En 1980, il retourne vivre en Afrique du Sud mais garde tout de même un pied-à-terre à New York. Il parcourt le monde lors de plusieurs tournées avec ses groupes, mais aussi en tant que soliste et ce, avec beaucoup de succès. En 1997, il entame une collaboration avec le doyen de la batterie-jazz, Max Roach. En 1997-98, le compositeur suisse Daniel Schnyder arrange les compositions

d'Adullah Ibrahim pour un orchestre de 22 pièces destiné à la télévision suisse (département classique) et pour le grand Orchestre philharmonique de la Radio de Munich pour des concerts en tant que soliste. Plusieurs orchestres symphoniques ont immédiatement souhaité interpréter ce travail, ce qui amène Abdullah Ibrahim dans les plus grands salles classiques du monde. Quant à la musique, Ibrahim dit simplement : « Nous espérons qu'elle apporte du bonheur ». Il enregistre pour Enja Records depuis plus de 20 ans.

---

### **Ensemble** **Mamar Kassey**

Le nom de Mamar Kassey appartient à l'histoire du peuple Songhay dont l'empire s'étendait de Walata (Maroc) jusqu'au Dendi et au Dahomey (actuel Bénin). Mamar Kassey est le plus illustre des ancêtres de ce peuple qui décida, pour éviter les conflits entre frères, de s'exiler le long du fleuve Niger pour s'installer dans les régions de Kolmane, Yalakala,

## jazz

Wanzarbé, Gotheye, Terra gaya et jusqu'au Kandi au Bénin. Le groupe Mamar Kassey est créé en novembre 1995 grâce à la complicité de deux hommes : Yacouba Moumouni et Abdallah Alhassane, tous deux musiciens sortis du Centre de Formation et de Promotion musicale de Niamey. Les neufs membres de Mamar Kassey ont bâti, en quelques années, un répertoire de scène impressionnant de vigueur et de musicalité. Dès leur première sortie, en octobre 1997, à l'occasion des deuxièmes Nuits Atypiques de Koudougou (Burkina Faso), ils s'imposent au niveau des meilleures têtes d'affiches africaines. Au printemps 1998, le spectacle est plébiscité tout au long de sa tournée des capitales voisines : Ouagadougou, Abidjan, Accra, Lomé, Cotonou. Ayant à leur actif un album intitulé *Denké-denké* (label Daqui distribué par harmonia mundi), les musiciens s'assignent pour tâche d'œuvrer pour la reconnaissance de la musique

nigérienne. L'essence de la tradition se propage à travers le tempo de la calebasse et du tambour *kalangu*. Elle unit, en un jeu de subtils contrastes, les lignes mélodiques de la guitare électrique et du petit luth *komsa*.

L'ensemble instrumental vise à faire de cette musique, une musique de fusion : « néo-traditionnelle » ou « semi-moderne ».

### technique

#### régie générale

Joël Simon

#### régie plateau

Jean-Marc Letang

#### régie lumières

Marc Gomez

#### régie son

Didier Panier